



COLLOQUE



LA RECHERCHE SUR LES ESCLAVAGES DANS LE MONDE : UN ÉTAT DES LIEUX

7 - 9 NOVEMBRE 2022
Agence Universitaire de la Francophonie
Campus UCAD - Dakar - Sénégal



SÉQUENCE 6

ACTIONS ÉDUCATIVES ET CITOYENNES AUTOUR DES
ESCLAVAGES

Jerry MICHEL

Université Saint-Denis Paris 8, France

« Stigmates de l'esclavage et de la colonialité dans les relations sociales en Haïti »

INTRODUCTION

Dans cette communication, je souhaite aborder la question du lien et des antagonismes qui relie la mémoire de l'esclavage et l'histoire de la traite transatlantique et de la colonisation en général, et en Haïti en particulier. L'histoire d'Haïti, première République libre et indépendante à la suite d'une révolte d'esclaves, n'est pas séparable de l'histoire politique, économique, sociale et culturelle de l'esclavage dans le monde. Pendant longtemps, la colonie de Saint-Domingue, actuel Haïti, a même constitué la structure économique matricielle des anciennes colonies esclavagistes en Amérique, particulièrement dans la Caraïbes (Bégot, 2000). Au cours de cette réflexion, visant à faire de la mémoire de l'esclavage une mémoire en partage (De Suremain et Mesnard 2021 ; Isnard, 2021 ; Le Glaunec, 2021), au même titre que d'autres tragédies du monde, je vais mobiliser les travaux de la mémoire de l'esclavage et de la traite transatlantique. Cette analyse du système esclavagiste à Saint-Domingue (Madiou, 1847) permet de comprendre pourquoi la construction de la mémoire de l'esclavage emporte avec soi une complexité de la question mémorielle qui découle des rivalités sociales anciennes de la période coloniale que la société postcoloniale haïtienne n'a pas transformé (Michel, 2021).

PROBLÉMATIQUE

Ma préoccupation fondamentale est de savoir comment les cadres sociaux de la mémoire (Halbwachs, 1925) mettent-ils en mots, en images et en récits les discours historiques et les héritages culturels d'Haïti ? Il s'agit non seulement de présenter l'ensemble des rapports que les Haïtiens entretiennent à leur passé, ou encore la question des impacts des héritages de l'esclavage sur les logiques de pouvoir, mais aussi d'apporter des éléments nouveaux sur la construction d'une mémoire collective postcoloniale à partir des usages et des enjeux des traces mémorielles du régime colonial. Mon hypothèse est que l'évocation des souvenirs de l'esclavage implique de prendre en compte en Haïti le contexte profondément marqué par des rapports sociaux inégalitaires hérités de la période coloniale. Et ces inégalités sont au centre de la façon dont les groupes sociaux produisent et (se) racontent leur histoire et leur inscription dans le temps et dans l'espace - à travers « les différentes formes d'expressions mémorielles qu'ils inventent et à partir desquelles ils s'inventent » (Lévy-Vroelant, 2013). Ainsi, mon analyse s'interrogera tout au long sur le rapport complexe et écartelé que les Haïtiens vivent désormais entre les souverainetés d'histoire et de mémoire à préserver et une société inégalitaire à transformer : entre ce qui demeure et ce qui advient. Dans cette perspective le rôle des constructions mémorielles revisités dans les sites historiques constitue un apport décisif parce que ces mémoires construites sont plus proches du vécu des habitants et des usagers de ces lieux de mémoire potentiels.

MÉTHODOLOGIE

Pour répondre aux questionnements relatifs à la constitution de la mémoire de l'esclavage en objet d'étude sociologique, j'ai construit un dispositif théorique et méthodologique ambitieux, inspiré tout à la fois de la sociologie de la mémoire et du patrimoine ainsi que des études postcoloniales et décoloniales, dont il revisite et parfois amende les principaux concepts. Précisément, ce travail s'inscrit dans une tradition de la sociologie qui fait dialoguer les enjeux de la production d'une mémoire collective et la réappropriation des identités culturelles

traversée par les luttes, les conflits et les processus politiques (Hurbon, 2019 ; Leservoisière et Trabelsi, 2014 ; Jolivet, 2002). Je cherche à comprendre comment la mémoire collective permet à la société haïtienne ou chaque groupe social d'assurer leur cohésion et leur productivité. D'autant plus que la mémoire collective est un souvenir du passé que l'individu ou le groupe social construit par un effort de raisonnement mais dans des cadres sociaux (Halbwachs, 1925). Que les souvenirs ne puissent être compris sans le contexte dans lequel ils émergent, on le savait depuis longtemps. Mais, maintenant, on voit à quel point l'émergence des souvenirs est fortement commandée par une dynamique historique qui se déploie dans la mise en récit du passé. L'histoire est considérée en ce sens comme la possibilité de ne pas vivre sous l'emprise du passé, dans la mesure où elle favorise une vision critique du passé, sa mise à distance et par là même l'ouverture d'un avenir (Ricœur, 2000). La mémoire collective est abordée dans ce travail non seulement comme un fait social mais aussi comme un rapport politique que la société haïtienne entretient au temps, à l'espace, au langage et à la création. Ce processus de construction sociale n'est pas sans tension – du fait peut-être d'une histoire d'Haïti, ou d'une mémoire historique haïtienne, non stabilisée et non consensuelle - et requiert l'identification des types de discours patrimoniaux et des jeux complexes et dynamiques par lesquels se définit la légitimité des énoncés (Tardy et Dodebei 2015 : 10). Comment, en ce sens, l'étude de la mémoire collective peut-elle nous aider à comprendre les contradictions internes des groupes sociaux en Haïti ?

En effet, il est nécessaire pour le sociologue de prendre part au débat et à la réflexion théorique sur les processus de mise en mémoire et de patrimonialisation des lieux signifiants du passé colonial, par trop laissés jusqu'alors aux seules compétences des historiens et des archéologues. À ce jour, en Haïti, peu de recherches ont été effectuées sur le rôle des tensions sociales qui conditionnent la mémoire collective en situation postcoloniale haïtienne. Ma recherche comparative et mobilisant une méthodologie plurielle s'appuie sur une enquête de type ethnographique réalisée dans une dizaine d'habitations coloniales en Haïti. J'ai mené une cinquantaine d'entretiens de différentes longueurs aussi bien avec des acteurs ordinaires et institutionnels qu'avec des curateurs, des guides, des visiteurs et des touristes qui ont l'habitude de visiter les sites historiques de l'esclavage en Haïti. Je me suis appuyé ensuite sur l'observation participante de visites guidées, de cérémonies et de spectacles tenus dans ces espaces coloniaux à travers le pays.

Donc, discuter de la reviviscence éventuelle de la mémoire de l'esclavage dans la société haïtienne permet de réfléchir aux enjeux, limites et nouveaux liens entre identité culture, art, patrimoine et mémoire collective. En questionnant l'actualité du phénomène colonial dans la constitution de la réalité sociale haïtienne, ma communication permettra de comprendre l'influence présente et passée du colonialisme dans la construction et la mobilisation des différentes catégories scientifiques. L'objectif visé est de montrer quelques prémices épistémologiques pour l'étude du rapport que les sociétés postcoloniales développent avec la mémoire de l'esclavage. S'impose donc une réflexion sur les aspects culturels, historiques et citoyens de la construction de la mémoire collective en Haïti en partant d'une analyse des rapports sociaux issus de cette histoire particulière, et des lieux de leur expression. La réflexion met en évidence les conflits d'interprétation du passé et le rôle qu'ils peuvent jouer dans les processus de recomposition des identités collectives en Haïti.

PRÉSENCE

Les sociétés contemporaines développent aujourd'hui une sorte de culte de la mémoire qui se manifeste de diverses manières, et que les progrès de l'humanité ne font qu'accuser : attrait pour le patrimoine, commémoration, recherches des « racines », multiplication des récits biographiques (Jeudy, 1986 ; Farmer, 1994 ; Bonnet, 2004 ; Chrétien et Triaud ; 1999). La description des formes de production de la mémoire montre que l'un des discriminants fondamentaux dans la mémoire collective est le sens que les groupes et les individus attribuent à certains souvenirs plutôt qu'à d'autres (Halbwachs, 1950). Et c'est là l'une des clés interprétatives pour comprendre la spécificité de ces formes particulières de productions de mémoires qui ont cours dans ou à propos de l'histoire de l'esclavage. De l'intersection des mémoires intervenant dans ce champ, on peut retenir le sens que les souvenirs de la mémoire de l'esclavage (Chivallon, 2013) acquièrent dans l'ensemble des exigences personnelles et collectives des usagers par rapport à l'histoire et la culture. Depuis lors, au sein de la problématique plus générale du souvenir du passé colonial, un nouveau défi a vu le jour axé sur la question de savoir comment représenter la mémoire de l'esclavage dans les sociétés contemporaines.

Les espaces, objets et symboles d'une connaissance méthodique de la mémoire de l'esclavage existent donc, ils sont de mieux en mieux employés, les raisons d'en user sont de mieux en mieux perçues (Célius, 1998). La question de la mémoire du passé colonial et de l'esclavage est devenue depuis une trentaine d'années une préoccupation croissante dans l'espace public (Aje et Gachon, 2018 ; Araujo, 2007 ; Augustin, 2016 ; Camilus et Dorismond, 2020 ; Chivallon, 2013 ; Ciarcia, 2016 ; Cottias, 2007 ; De Suremain et Mesnard, 2021 ; Ismard, 2021 ; Le Glaunec, 2021 ; Leservoisière et Trabelsi, 2014 ; Vergès, 2006). Mais comme l'affirment Ana Lucia Araujo et Anna Seiderer, « la mémoire de l'esclavage n'est pas uniquement celle de la traite atlantique des esclaves que l'on retrouve dans les musées » (Araujo et Seiderer, 2009 : 2). En effet, comme le montre Christine Chivallon, « ce phénomène apparu dès les années 1990 s'inscrit dans une configuration large, mondialisée, où ressurgit avec une force inattendue la question des héritages du colonialisme et de l'esclavage » (Chivallon, 2013 : 17). La question de la mémoire de l'esclavage se distingue de la question de la mémoire de la colonisation et des temps coloniaux si l'on en croit Françoise Vergès (2008) qui pense que la traite et l'esclavage, qui appartiennent encore pour beaucoup au temps « précolonial » et prémoderne, demeurent des objets marginalisés dans l'histoire coloniale.

La mémoire de l'esclavage n'est pas une mémoire issue de l'expérience directe de la traite négrière et de la colonisation, mais plutôt une mémoire transmise (Cottias et Mattos, 2016 ; Vergès, 2006). Nous savons que l'individu se définit par de multiples appartenances, appartenances croisées, parfois contradictoires, donc sa mémoire est une sorte de combinaison de toutes ces appartenances. La mémoire collective de l'esclavage est en ce sens soumise à une perpétuelle reconstruction, à une réélaboration permanente, celle-ci exprime une vérité du présent et non pas seul du passé (Dakhliya, 1990 : 8). Loin d'être toujours cohérente et continue, la mémoire collective de l'esclavage se révèle souvent éclatée et dispersée. De fait, l'histoire des anciennes métropoles et des nations anciennement colonisées constituent le cadre de référence de cette mémoire collective. Cette démarche, plus qu'envisageant la relation des Haïtiens à la mémoire et au patrimoine de l'esclavage, permet de mesurer un double phénomène souligné par Jean Ronald Augustin (2016) dans la

société haïtienne, mais aussi dans d'autres sociétés postcoloniales depuis une trentaine d'années. Il s'agit d'une part des débats sur les mémoires qui travaillent les anciennes colonies esclavagistes, alors que le regard des sociétés contemporaines change sur la colonisation et l'esclavage, et, d'autre part, de l'irruption de la problématique des usages sociaux, culturels et politiques de la mémoire de l'esclavage dans le travail de reconstruction du rapport à l'histoire qu'entreprennent les communautés, comme l'évoque, Emmanuelle Chérel (2012) dans sa contribution sur le mémorial de l'abolition de l'esclavage à Nantes.

ACTUALITÉ

En Haïti, la problématique de la mémoire de l'esclavage a pris des tonalités conflictuelles et l'on sait combien l'année 2004 a condensé le regard sur cette ancienne colonie espagnole puis française qui commémorait ses deux cents ans d'indépendance. Si cette réflexion n'est pas consacrée à l'analyse de ce contexte des « retours du colonial », il s'y arrête néanmoins. À la manière de Jean-Ronald Augustin (2016), mon travail retient l'aspect vivace que les débats sur l'évocation du passé colonial ont connu en Haïti. D'un côté, des mouvements sociaux de protestation de milliers d'Haïtiens dans le pays et ailleurs comme en France et aux États-Unis assortis d'actes hautement significatifs réclamant entre 2002 et 2004 le départ du président Jean-Bertrand Aristide, et d'autre part, en France et aux États-Unis particulièrement, une contre-offensive à la fois intellectuelle et politique porteuse d'une résurrection de la question de la dette de l'indépendance d'Haïti¹. La question des mémoires de l'esclavage a été présente dans les événements insurrectionnels de cette période. Ma réflexion sur la mémoire de l'esclavage, qui prépare la démarche prospective que j'essaie d'engager sur les futurs possibles des espaces coloniaux, intègre ces enjeux récents tout en reprenant les voies explorées par Christine Chivallon. Plus précisément, ma quête des traces du souvenir de l'esclavage ainsi que des récits des acteurs actuels qui le transmettent, a pour but de comprendre et de qualifier la teneur des expressions mémorielles issues de l'expérience esclavagiste (Chivallon, 2013). Une des ambitions de ma réflexion est alors de montrer que les vestiges coloniaux ne représentent pas seulement la dégradation ou la perte d'un patrimoine historique, mais aussi sont potentiellement fondateurs de l'imaginaire historique (Jeudy, 1986 : 9) d'une société. Dans le même temps, le séisme de 2010 a fait rejouer à la fois la peur de la perte et les imaginaires liés à l'histoire du pays.

QUÊTES

La société haïtienne, située dans la Caraïbe à l'entrée du golfe du Mexique, fut une plaque tournante dans la traite négrière en Amérique et un vivier incontesté de l'esclavage colonial. Aujourd'hui encore, l'héritage et les stigmates des pratiques esclavagistes se manifestent sous des formes multiples dans la société haïtienne contemporaine. D'ailleurs, Bogumil Jewsiewicki (2013), se saisissant de l'enjeu majeur, que constitue la mémoire de l'esclavage pour la société haïtienne, pense que la résurgence du souvenir colonial concerne tout un chacun, autrement dit autant les descendants de maîtres ou des négriers que ceux d'esclaves qui partagent aujourd'hui cet univers (Jewsiewicki, dans Vergès, 2013 : 9). En outre, Laënnec Hurbon (2019)

¹ Voir à ce sujet les pétitions signées par des intellectuels français et étrangers exigeant à la France de restituer la dette de l'indépendance à Haïti. Voir à ce sujet les références de quelques pétitions et publications, <https://blogs.mediapart.fr/edition/haiti-apres-le-seisme/article/170210/restitution-de-la-dette-de-l-independance-pour-la->, <https://www.ipetitions.com/petition/restitutionpourhaiti>.

pense qu'il est nécessaire et urgent, dans le cas particulier d'Haïti, de travailler sur la mémoire de l'esclavage parce qu'«il y a une mémoire déficitaire de l'esclavage en Haïti (à ne pas confondre, bien entendu, avec la mémoire involontaire), somme toute basée sur une faible connaissance de l'histoire » (Hurbon, 2019 : 23). Laënnec Hurbon estime que les sites liés à l'esclavage souffrent d'une négligence (Charlier-Doucet, 2001). Cette négligence est ancienne, et s'applique également aux sites archéologiques amérindiens (Jean et al, 2020). Les vestiges ou artefacts des périodes amérindienne et coloniale semblent en effet confrontés depuis quelques années à ce que Rachel Charlier-Doucet appelle « la grande indifférence pour les lieux de mémoire en Haïti » (Charlier-Doucet, 2001 : 58). Comme les observations et les entretiens que j'ai conduits dans le cadre de mon enquête de terrain l'ont montré, cela s'illustre à travers l'opinion des enquêtés qui confirment l'inattention observée dans la sauvegarde et la mise en valeur des habitations coloniales. Objets disparus, chemins effacés, espaces moribonds, ruines, lieux abandonnés et vestiges coloniaux croulants se rencontrent partout en Haïti ; mais les dirigeants politiques n'y songent guère. Cependant, pour Laënnec Hurbon, il faut continuer la recherche sur ces lieux historiques, les revisiter comme des sites de sacralisations et de ritualisations par des gens qui y cherchent leurs identités, ou plus prosaïquement les utilisent comme le cadre d'activités plaisantes (Lerebours, 2006). D'autres voix (Charlier-Doucet, 2001 ; De Cauna, 2003 ; Lerebours, 2006 ; Regulus, 2012 ; Dautruche, 2013 ; Augustin, 2016 ; Jean, 2019 ; Michel, 2021) s'expriment également dans les milieux universitaires et les institutions de l'action publique pour remettre en cause les approches et dispositifs spécifiquement liés aux objets patrimoniaux liés à l'esclavage dans les politiques publiques en Haïti.

EMPREINTES

Les récits, discours et représentations de l'expérience plantationnaire jouent encore, de ce point de vue, un rôle décisif dans l'évolution des conflits mémoriels, politiques, sociaux, culturels ou identitaires en Haïti. La traite négrière et l'esclavage colonial forment une zone si douloureuse et si chargée de souffrance que l'on ose à peine s'en approcher et que le « silencement » relatif qu'adopte la société haïtienne à l'égard de la mémoire de l'esclavage se comprend. Dans cette société post-esclavagiste, le recours au passé colonial n'est pas sans effets sur le présent. En Haïti, la mémoire de l'esclavage est la mesure de l'espace social, mais aussi un élément de cohésion, de contradiction, de reconnaissance et de revendication. Peut-on dire que c'est parce que l'histoire n'est pas encore véritablement écrite, que le passé n'est pas passé ? La mémoire de l'esclavage, rappel et présence de l'héritage, revient en force et les souvenirs des souffrances et des humiliations remontent du tréfonds pour entretenir le ressentiment. Joubert Satyre montre, par exemple, que la littérature qui se résumait pour l'essentiel à la poésie était une apologie du pays, un hymne à ses pères fondateurs, une ode à ses paysages, un hommage à la race noire » (Satyre, 2004). Les récits mémoriels, qui se sont construits tout au long du XIXe siècle, entretiennent le mythe de considérer l'esclavage comme un statut servile infligé aux anciens esclaves. En tant que promoteurs des représentations politiques et culturelles de la nation, la plupart des intellectuels haïtiens du XIXe siècle se sont montrés méfiants envers la progression des récits mémoriels du passé colonial. De nombreux intellectuels ont ainsi rétrospectivement assigné des connotations anti-esclavagistes à divers événements plus ou moins notables du parcours historique de la nation.

Dans la société haïtienne où il manque des récits mémoriels sur l'esclavage, c'est aux pratiques culturelles et aux expressions artistiques que peuvent incomber la mission d'en élaborer. Les pratiques culturelles et les expressions artistiques tendent à construire des récits pour lutter contre ce silencement qui opère une sélection dans les remémorations de l'esclavage. Elles usent à leur tour de la créativité pour livrer leurs propres versions des récits du passé qu'elles présentent comme débarrassées des injonctions de l'historiographie officielle ou de la mémoire de certains faits historiques. Mais au-delà d'un consensus affiché sur la rupture, partout on constate la même difficulté à élaborer un discours consensuel sur le passé colonial esclavagiste.

REFOULEMENT

Dans ce contexte, la mémoire de l'esclavage reste confinée dans l'oubli organisé dans lequel elle est tenue jusqu'alors par la mémoire officielle. Dès lors, les mémoires plurielles de l'esclavage deviennent les enjeux d'une instrumentalisation du passé que l'État et les élites produisent. Comment expliquer ce déni du passé colonial dans la société haïtienne ? Premièrement, on peut évoquer ce facteur majeur, c'est-à-dire le fait que les mouvements d'insurrection contre l'esclavage et l'indépendance retenus comme des actes fondateurs de la nation haïtienne soient des épopées libératrices, synonyme d'élimination de la colonisation, alors que dans la majorité des pays des anciennes colonies, l'accession à la souveraineté nationale ne s'est pas accompagnée de l'abolition de la servitude. Deuxièmement, l'éradication de l'institution servile en Haïti s'est effectuée dans un processus de ruptures historiques riche en révoltes symboliques décisives (Alemdjrodo, 2007). La compréhension de la société haïtienne avec le passé colonial relève, en ce sens, pour Gérard Barthélemy, de l'interprétation de la Révolution Haïtienne dans sa « finalité simple et brutale », à savoir la destruction de tout un système. C'est exactement avec ce « refus viscéral, total et collectif du système antérieur » que la nouvelle société rejette l'organisation sociale et l'économie basée sur l'esclavage colonial (Barthelemy, 1989). Donc, la situation mémorielle en Haïti s'apparente à une forme de déni du passé colonial. L'esclavage et ses souvenirs sont refoulés. Cela s'exprime par toutes sortes de gestes et de mesures symboliques, politiques, juridiques, en fonction du jeu politique qui se noue après la création de la nation haïtienne. Ces constructions mémorielles en Haïti s'inscrivent avec une vitesse croissante dans l'ensemble des dispositifs mémoriels héroïques, avec le poids de l'histoire qui reste prévalent. La société haïtienne entretient d'évidence par son histoire, singulièrement celle des deux siècles écoulés, un lien privilégié à la mémoire héroïque. Au niveau national, la commémoration de la mémoire de l'esclavage est donc comme désorientée au profit d'une héroïsation de l'histoire. Elle demeure une commémoration en tension, un amalgame instable assigné à tenter de réarticuler un récit national dont des pages sont biffées, particulièrement la vie et la résistance des masses d'esclaves.

Dans le même temps, on a remarqué également un rapport de dérision au passé colonial, qui apparaît alors comme une source principale dans le discours de certains individus en Haïti. C'est une leçon qui consiste à apprendre à rire de la vie, de soi-même et de l'histoire, aussi tragique, complexe et sans perspective puisse-t-elle apparaître (Kassé, 2020 : 200). Par exemple, beaucoup d'Haïtiens se servent de l'ironie pour dresser un bilan critique des expériences coloniales à Saint-Domingue. À travers l'oralité comme canal de passation de la mémoire que d'ailleurs Jean Fouchard (1988, 1972) et Thomas Madiou (1847) a rapporté, des

individus racontent des histoires d’esclaves que des colons avaient maltraités pendant l’esclavage. Ces individus, qui racontent comme des narrateurs les relations entre maîtres et esclaves de l’époque coloniale, ont l’habitude de présenter quelques pièges que les esclaves tendaient aux colons lors des révoltes. Des distinctions et nuances multiples sont établies, avec une typologie pour évacuer la réalité de l’esclavage et critiquer les exactions de l’administration coloniale. Non seulement, certaines personnes ne passent pas sous silence le fait que des « esclaves à talents » avaient coopéré avec les colons, mais ces gens racontent également les formes de souffrances que l’administration infligeaient aux « esclaves des champs ». D’ailleurs, il existe un conflit latent à ce sujet dans la société haïtienne. Certains individus se réclamant héritiers des « esclaves des champs » critiquent d’autres personnes qui selon eux sont des héritiers d’esclaves à talents.

De la même manière, dans les discours des individus, l’attitude de certains esclaves, parfois ambiguë et non dénuée de compromissions, n’est pas omise – une attitude qui oscille entre soumission, résistance passive et rébellions sporadiques. La colonisation et l’esclavage, les souffrances et les inégalités avec leurs aspects comiques, et les conséquences de cette situation pour la société et les identités culturelles des Haïtiens sont silenciés avec pléthore de nuances qui taisent le fait fondamental que la traite et le travail forcé constituaient les facteurs centraux d’un système inhumain. En outre, jusqu’à aujourd’hui, les journées de commémorations dédiées à la tragédie humaine de l’esclavage passent presque inaperçues en Haïti². Le désintérêt d’Haïti vis-à-vis de la mémoire de l’esclavage se traduit aussi par le non-accomplissement dans le pays du projet interculturel « La Route de l’Esclave »³ dont l’objectif principal est d’inscrire la tragédie de l’esclavage dans la mémoire des peuples anciennement colonisés.

DÉNI

À l’école, la question de l’esclavage et des traites négrières reste un sujet de peu d’intérêt au regard de la portion congrue qui lui est consacrée dans les manuels et programmes d’histoire d’un système scolaire hérité du concordat de 1860⁴. Son contenu largement conventionnel se limite à l’aspect florissant de l’économie de plantation à Saint Domingue. La minimisation du traitement de la question de l’esclavage commence au niveau du primaire et se poursuit dans l’enseignement secondaire puis supérieur. Elle persiste jusqu’à ce jour malgré une légère amélioration survenue au niveau du secondaire avec l’introduction du « programme nouveau

² On peut citer à titre d’exemple les rares activités commémoratives organisées en Haïti le 23 août, journée internationale du souvenir de la traite et de son abolition. Ce n’est qu’en 2017 que l’association Beauté Kreyòl Ayiti (B-KA) a décidé d’organiser un festival de la mémoire collective en Haïti. D’après les responsables de l’association, « ce festival tend à rendre hommage à toutes les victimes et à leur résistance contre l’esclavage, mais aussi constitue un appel à la vérité, à la justice et au dialogue entre les différentes catégories sociales de la nation haïtienne. Il s’agit donc de se donner un moment de réflexion sur l’esclavage, ses causes, ses conséquences et les leçons qu’on peut en tirer. Sur les traces du projet « La Route de l’Esclave » qui contribue à améliorer la compréhension mutuelle le dialogue interculturel, « B-KA » emboîte le pas et veut offrir un espace de discussion, de réflexion, de partage et de divertissement en mémoire de cette période de notre histoire et autant que possible d’échanger avec les autres peuples ayant vécu cette même expérience.

³ UNESCO, Résolution 27 C/ 13. 13, 27e session de la conférence Générale, 1993, Voir aussi à ce sujet, Le projet « La route de l’esclave de l’UNESCO », Revue internationale des sciences sociales 2006/2, N° 188, p. 205-209.

⁴ Le concordat de Damien est un accord signé entre l’État haïtien et l’église catholique apostolique et romaine en 1860. Cet accord permet à l’église catholique, qui dispose encore aujourd’hui de la majeure partie et aussi des meilleures écoles du pays, de contribuer grandement dans la formation et l’éducation de la jeunesse haïtienne.

secondaire »⁵ qui offre des enseignements sur la traite négrière et l’esclavage colonial. La recherche scientifique n’a pas non plus valorisé le sujet. En deux siècles, seulement quelques ouvrages et thèses ont été produits sur la mémoire l’esclavage en Haïti et dans les universités étrangères. On peut aussi déplorer pendant ce temps l’absence d’un centre de recherche dédié à la question et le manque de rencontres scientifiques et de manifestations culturelles sur le sujet. Les raisons de ce désistement sont à la fois d’ordre socio-politique et culturel. Selon Edelyn Dorismond (2013), pour la grande majorité des Haïtiens, le rapport au passé colonial est marqué par l’expérience de la souffrance ou de la situation sociale actuelle du pays, ou par les deux combinées (Dorismond, 2013). Le rapport des Haïtiens contemporains à leur passé colonial est celui de La mémoire aux abois (2010) racontée par Evelyne Trouillot. Ce roman montre comment l’histoire d’Haïti est en quête profonde d’une identité. L’auteure raconte la tendance générale à passer sous silence les dates fatidiques de l’histoire récente de la nation. Elle questionne le rapport que les Haïtiens développent avec le passé, confus pour certains parce que trop lointain, ou absent pour d’autres parce que trop vivant. « Le roman apparaît en ce sens comme une horloge, rajeunissante et revigorante, réveillant, à une heure précise les mémoires de toutes les générations passées et actuelles. Ce texte est ce parallèle entre le passé et le présent de plus d’un Haïtien »⁶. La société haïtienne est en proie à ce déficit de la mémoire qui explique que le passé vient toujours hanter le présent (Hurbon, 2019). À l’instar de Laënnec Hurbon, je me demande si dans ce pays, on peut vraiment continuer à faire comme si le passé colonial pouvait être radicalement oublié ?

EXPRESSIONS

Loin de s’apaiser, le réveil des stigmates de l’esclavage se manifeste comme si le dégel de la société n’en finissait plus d’en faire ressurgir d’un passé douloureux des situations de l’époque coloniale que l’on avait cru rejetées, voire oubliées. Dans le cas d’Haïti, les stigmates de l’esclavage permettant de repérer la persistance de pratiques sociales liées à la colonisation, se manifestent sous des formes et dans des champs sociaux multiples, allant de la servitude réelle à la transmission du statut servile par rang social, en passant par la résurgence de stéréotypes en rapport avec des discriminations sociales et raciales vivaces. De plus, ce spectre colonial introduit en toute discussion des situations qui permettent de mieux percevoir ce que les anciens colonisés gardent encore de leur passé, perçu à la fois comme histoire et mémoire. Pour avoir été longtemps et profondément occulté et marginalisé en Haïti, le passé colonial reste un fardeau. Dans cette société postcoloniale, la mémoire permet aux individus d’ancrer leurs revendications dans des lieux et des imaginaires et, surtout, dans les symboles que ces derniers véhiculent. Dans ce cas, les classes sociales en contradiction ne choisissent pas

⁵ Le Ministère de l’Éducation Nationale et de la Formation Professionnelle a, à travers le document d’orientation pour la rénovation du secondaire élaboré en septembre 2006, engagé un processus de réforme du système éducatif. « Cette réforme prévoit, en substance, la mise en place d’une école fondamentale de neuf (9) ans et un secondaire de quatre (4) ans. Ce nouveau secondaire vise à transmettre les connaissances culturelles ou savoirs qui permettent aux citoyens de connaître aussi bien l’environnement national qu’international ». Selon un journaliste du quotidien Le Nouvelliste, « ce programme du nouveau secondaire, créé suite à l’application des 12 mesures prises en été 2014 par l’ex-ministre de l’Éducation Nesmy Manigat, est mis sur pied dans la perspective de contribuer à une meilleure gestion des écoles publiques et privées. La charge horaire correspondante au nouveau secondaire est de 35 heures par semaine pour un total de 990 heures par année scolaire. Ledit programme vise la démocratisation du système éducatif haïtien, sa modernisation et son efficacité externe en termes d’adéquation de la formation et d’insertion socioprofessionnelle des jeunes ». MENFP, Document d’orientation pour la rénovation du secondaire, Port-au-Prince, 2006. Voir également, Michelson Césaire, Généralisation du nouveau secondaire : le MENFP accorde deux ans de grâce aux écoles, Le Nouvelliste, 28 septembre 2018, consulté le 12 décembre 2019.

⁶ Voir à ce sujet, Rachel Vorbe, « La mémoire aux abois d’Evelyne Trouillot », Le Nouvelliste, 3 avril 2013, Port-au-Prince.

d'emprunter le même trajet afin, sans doute, que les symboles véhiculés par les lieux utilisés et leurs revendications n'entrent pas en conflit. Ces symboles ne se constituent pas ex nihilo, ils s'inscrivent dans une continuité construite par l'usage des lieux et le souvenir de cet usage. Ma réflexion porte ici sur l'influence de la continuité ou de la discontinuité entre le souvenir collectif de l'usage d'un lieu et les conflits liés à la représentation de ce lieu dans la mémoire collective.

La société a des réponses multiples mais répétitives à l'égard de la mémoire de l'esclavage ; les citoyens les ont adoptées sans même s'en rendre compte et les vivent implicitement. Ces postures propres à la société haïtienne et à différentes époques de son histoire sont à la base même du façonnement de la mémoire collective, car elles déterminent les attitudes, les comportements, la manière même dont le caractère du citoyen est modelé par tout le milieu culturel. Ces questions ne sont abordées sous cette forme que rarement. Envisagée sous l'angle discursif, le rapport des Haïtiens à la mémoire de l'esclavage se caractérise par une histoire orale des événements passés, ainsi que la formulation d'un discours visant à perpétuer les attitudes et les croyances ayant sous-tendu les conflits de mémoire. L'espace mémoriel n'est pas stabilisé, ses failles constituent des gisements mémoriels aux multiples ressources, particulièrement l'oralité qui constitue une des sources principales de mise en récit de l'histoire dans le pays. La société haïtienne, tout comme la majeure partie des sociétés africaines, est orientée selon un mode spécial de rapport au passé colonial, c'est-à-dire une « mémoire culturelle » qui s'appuie sur l'oralité (Ciarcia et Jolly, 2015). Le médium de cette mémoire culturelle est d'abord l'oralité et la représentation imagée dans l'art de la narration (Ciarcia et Jolly, 2015).

La mémoire collective de l'esclavage est appréhendée, particulièrement en Haïti, comme un art du récit et analysée à la lumière de l'oralité. Elle est interprétée comme oralité. Elle n'est pas non plus uniquement inscrite dans la longue durée, partie d'une procédure historiographique. Le support de cette mémoire collective est donc généralement littéraire, et le modèle d'analyse relève manifestement de l'histoire orale. On se demande si dans la culture haïtienne, le devoir historique de se souvenir du passé n'est pas porté par l'oralité. Ce qui est recherché maintenant par des anthropologues, des ethnologues, des porteurs de traditions et des médiateurs culturels, ce sont les structures symboliques et la logique du récit transmis, ou comment les groupes sociaux comme les vodouisants organisent un traitement oral de leur passé, comment ils racontent leur histoire comme des conteurs. Le rapport à la mémoire de l'esclavage est construit, à mon sens, dans des termes différents de ceux de l'approche occidentale de l'histoire écrite. Ce rapport au passé colonial est singulier et sans doute nécessaire à la dimension nouvelle de la construction de la mémoire collective qui apparaît dans les travaux les plus récents.

L'oralité, en tant qu'art de la narration, consiste dans le fait de collecter les histoires, légendes et récits oraux et de les raconter sous forme de contes, blagues, histoires et chants (Kassé, 2020 : 189). Elle est transmise oralement par les parents, les grands-parents, les chanteurs, les conteurs, les guides touristiques aux nouvelles générations. La fonctionnalité de cette oralité consiste à raconter, à distraire et à instruire. On transmet également des relations sociales, des identités culturelles et des échelles de valeur (Gilbert, 2007) pour éduquer les nouvelles générations et s'adapter à une société qui change. Les éléments de la sagesse traditionnelle sont généralement des proverbes issus de la culture orale. La tradition orale est

enseignement et ceci à toutes les classes sociales que connaissent la société haïtienne. Il s'agit d'explorer, particulièrement à travers les porteurs de traditions du vodou, l'ensemble du savoir local transmis dans une perspective culturelle et culturelle. Le Bureau National d'Ethnologie (BNE) tente de regrouper et de valoriser ces différentes formes de savoir traditionnel. Mais, faute de moyens, l'institution n'arrive pas vraiment à constituer un inventaire autour de ces pratiques culturelles et expressions artistiques. Ce qui explique que ces savoirs traditionnels sont généralement négligés par les pouvoirs publics. La tradition orale est le médium de ces savoirs et ces derniers sont transmis par les anciennes aux nouvelles générations. Les transmissions orales constituent le patrimoine culturel immatériel par excellence des archives historiques et scientifiques d'Haïti.

CONCLUSION

Dans ce texte, j'ai traité non pas des événements historiques pour eux-mêmes mais de la construction dans le temps de leur narration, de l'effacement et de la résurgence de leurs significations. J'ai exploré également certaines mises en concurrence et tensions entre mémoires officielles ou légitimes et mémoires en quête de légitimation, entre mémoires historiques savantes et mémoires collectives vécues. Le rapport au passé des Haïtiens se produit autant par le haut que le bas. Les expériences montrent que la réactivation du passé est toujours effectuée malgré les différentes formes d'instrumentalisation par le présent. D'ailleurs, le pays est traversé de part en part par des traces lourdes de la colonialité. Les enjeux de mémoire sont des enjeux de légitimité, les jeux de mémoire sont indissociables des stratégies de légitimation qui les sous-tendent. Les représentations du passé qui sont au cœur de ce papier représentent les tensions sociales liées aux héritages culturels en Haïti. Ces interprétations de la mémoire de l'esclavage ont favorisé l'émergence de la « culture héroïque », ainsi que l'essor d'une mémoire héroïque par l'ancestralité. La remémoration de la résistance à l'esclavage s'est rapidement transformée en célébration d'un passé héroïque dont la mise en scène mobilisait toute une symbolique historique sans résoudre les tensions d'aujourd'hui. Ce constat est d'autant plus manifeste en Haïti lorsque les conflits de mémoire y relatifs ont lieu d'abord sur les anciennes plantations esclavagistes et opposent des catégories sociales différenciées sur la base de leur couleur de peau et des héritages fonciers.

Le passé colonial reste une matière sensible en ce début du XXI^e siècle en Haïti. Si elle est si sensible, c'est que l'histoire d'Haïti se confond largement avec celle de l'histoire coloniale depuis la colonisation comme dans la lutte pour l'indépendance et les débuts de la nation jusqu'aux tentatives récentes de construction d'une société démocratique. Tant l'on ne comprendra pas qu'en Haïti les jeux mémoriels ont une spécificité de contenu, liée au passé colonial, la construction de la mémoire collective autour du passé ne pourra aboutir. La société haïtienne n'est pas un espace d'apaisement des usages du passé colonial. Le bilan des mobilisations mémorielles du passé colonial comme celle des historiens ou celle des individus et des groupes sociaux porteurs des mémoires reste à faire. L'angle d'observation de la tendance lourde au consensus, consécutive aux effets de la sortie du colonialisme, toujours présent par les multiples effets en Haïti particulièrement dans les musées, doit être complété par l'analyse de la multiplication des jeux du dissensus touchant le pays en train de construire dans le postcolonial. Haïti n'a pas développé la capacité d'apurer les contentieux mémoriels hérités de la colonisation.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Aje L. et Gachon N. 2018, *La mémoire de l'esclavage*, Paris, L'Harmattan.

Alemdjrodo K. A., 2007, « Littérature et traite négrière », *Africultures*, juin 2007.

Araujo A. L et A Seiderer A. 2007, « Passé colonial et modalités de mise en mémoire de l'esclavage ». *Conserveries mémorielles* [En ligne], n° 3 | 2007, mis en ligne le 21 novembre 2009, consulté le 12 août 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cm/109>.

Araujo A. L., 2007, « Mémoires de l'esclavage et de la traite des esclaves dans l'Atlantique Sud : enjeux de la patrimonialisation au Brésil et au Bénin », Thèse de doctorat présentée à l'Université Laval.

Augustin J. R. 2016, « Mémoire de l'esclavage en Haïti : Entrecroisement des mémoires et enjeux de la patrimonialisation », Thèse de doctorat en Ethnologie et Patrimoine. Québec : Université Laval, 2016.

Barthelemy G. 1989, *L'univers rural haïtien. Le Pays en Dehors*, Port-au-Prince, Éditions Henry Deschamps.

Bonnet V., 2004, *Conflits de mémoire*, Paris, Karthala.

Bégot D, 2000, « Le sucre antillais et sa patrimonialisation », in Bégot D. Bégot et Hocquet J-C., *Le sucre, de l'Antiquité à son destin antillais*, Paris, Éditions du CNRS, 2000, pp. 385-404.

Camilus A. et Dorismond E. (dir.). 2020, *Histoire et pouvoir. L'expérience post-coloniale haïtienne : hommage à Michel-Rolph Trouillot*. Port-au-Prince, Éditions de l'Université d'État d'Haïti.

Célius A. C., 2019, « Crise du discours colonial et apparition de l'historiographie haïtienne », *Revue d'histoire des sciences humaines* [En ligne], 34 | 2019, mis en ligne le 27 mai 2019, consulté le 22 octobre 2020, URL : <http://journals.openedition.org/rhsh/3053> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhsh.3053>.

Célius A. C., 2004, « Haïti : histoire, mémoire et patrimoine », *Cahiers des anneaux de la mémoire*, n° 6, 2004.

Célius A. C., 2004, « D'un nationalisme héroïque. Haïti et son panthéon national », *Revi Kiltir Kreol*, Nelson Mandela Centre for African Culture (Île Maurice), no 4 – Annual –October 2004, p. 38- 48.

Célius A. C., 1998, « L'esclavage au musée. Récit d'un refoulement », *Homme*, 1998, 145, p. 249-261.

Charlier-Doucet R., 2001, « Musées en Haïti », *Conjonction revue franco-haïtienne*, no 206.

Chérel E., Alvarez B. G., 2012, *Le mémorial de l'abolition de l'esclavage. Enjeux et controverses (1988-2012)*, Rennes, PUR.

Chivallon C., 2013, *L'esclavage, du souvenir à la mémoire. Contribution à une anthropologie de la Caraïbe*, Paris, Karthala- CIRESC.

Chrétien J-P et Triaud J-L., 1999, *Histoire d'Afrique. Les enjeux de mémoire*, Paris, Karthala.

Ciarcia G., 2016, *Le revers de l'oubli*, Paris, Karthala et CIRESC.

Ciarcia G. et Jolly É., 2015, *Métamorphoses de l'oralité entre écrit et image*, Karthala, Paris.

Cottias M. et Mattos H., 2016, *Esclavages et subjectivités*, Open Edition Press.

Cottias M., 2007, *La question noire. Histoire d'une construction coloniale*, Paris, Bayard.

Dakhlija J., 1990, *L'oubli de la cité. La mémoire collective à l'épreuve du lignage dans le jérid tunisien*, Paris, La Découverte.

Dautruche R., 2013, « Culture, patrimoine et tourisme en Haïti. Construction et dynamique de reconstruction d'une destination touristique », Thèse de doctorat en Ethnologie et Patrimoine, Québec, Université Laval.

De Cauna J., 2003, *Au temps des Isles à sucres. Histoire d'une plantation de Saint-Domingue au XVIIIe siècle*, Paris, Karthala.

De Suremain M-A et Mesnard É. 2021, *Enseigner les traites, les esclavages, les abolitions et leurs héritages*. Paris : Karthala- CIRESC.

Dorismond E., 2013, *L'ère du métissage. Variations sur la créolisation. Politique, éthique et philosophie de la diversité*. Paris : Anibwe, 2013.

Farmer S., 1994, *Ouradour. Arrêt sur mémoire*, Paris, Calmann-Lévy.

Fouchard J., 1988, *Les Marrons du syllabaire*, Port-au-Prince, Éditions Henry Deschamps.

Fouchard J., 1988 [1972], *Les Marrons de la liberté*, Port-au-Prince, Éditions Henry Deschamps.

Gilbert M., 2007, *La crise des valeurs dans la société haïtienne*, Port-au-Prince, Imprimeur II.

Halbwachs M., 1997 [1950], *Mémoire collective*, Paris, Albin Michel. Halbwachs M., 1994 [1925], *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel.

Hurbon L., 2019, *Esclavage, religions et politique*, Port-au-Prince, Éditions de l'Université d'État d'Haïti.

Ismard P. 2021, *Les mondes de l'esclavage. Une histoire comparée*. Paris, Seuil.

Jean J. S., Louis C., Joseph M., Michel J., 2020, "Haitian archeological heritage: Understanding its loss and paths to future preservation", *MDPI- Publisher of Open Acces Journal*.

Jean J. S., 2019, *La biographie d'un paysage. Étude sur les transformations de longue durée du paysage culturel de la région de Fort-Liberté*, Haïti, Leiden, Sidestone Press. Jeudy H-P., 1986, *Mémoires du social*, Paris, PUF.

Jewsiewicki B., « Exposer l'esclavage : synthèse générale », Dans Vergès F., 2013, *Exposer l'esclavage : méthodologies et pratiques. Colloque international en hommage à Édouard Glissant*, *Africultures*, no 91, avril 2013, Paris, L'Harmattan.

Jolivet M-J., 2002, « Mémoire Caraïbe, mémoire caribéenne et histoire coloniale », *PUF, Ethnologie française*, 4, vol. 32, p. 735-740, consulté le 22 novembre 2020.

Kassé K., 2020, « Amadou Hampâté Bâ médiateur et rénovateur d'une culture orale en Afrique de l'Ouest », Dans Georget J-L., Ivanoff H. et Kuba R., 2020, *Construire l'ethnologie en Afrique coloniale. Politiques, collections et médiations africaines*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, p. 189-203.

Le Glaunec J-P. 2021, *Esclaves mais résistants*. Paris, Karthala- CIRESC.

Lerebours M-P., 2006, *L'habitation sucrière domingoise et vestiges d'habitations sucrières dans la région de Port-au-Prince*, Port-au-Prince, Éditions Presses Nationales D'Haïti.

Leservoisière O et Trabelsi S., 2014, *Résistances et mémoires des esclavages. Espaces arabo-musulmans et transatlantiques*, Paris, Karthala-CIRESC.

Lévy-Vroelant C., 2013, « Comment décrire ? Comment raconter ? La mémoire perdue des hôtels meublés parisiens », *Revue européenne des migrations internationales* [En ligne], vol. 29 - n°1 | 2013, mis en ligne le 01 mars 2016, consulté le 29 juillet 2013. URL : <http://remi.revues.org/6295> ; DOI : 10.4000/remi.6295.

Madiou T., 1989 [1847], *Histoire d'Haïti*, Port-au-Prince, Éditions Henri Deschamps, 8 tomes.

Michel J., 2021, « Patrimonialisation et construction de la mémoire dans les sociétés postesclavagistes : le cas des habitations coloniales en Haïti », Thèse de doctorat en sociologie, Saint-Denis, Port-au-Prince, Université Paris 8 Vincennes Saint-Denis et Université d'État d'Haïti.

Regulus S., 2012, « Transmission de la prêtrise vodou. Devenir Ougan ou Manbo en Haïti », Thèse de doctorat en Ethnologie et Patrimoine, Québec, Université Laval.

Ricoeur P., 2000, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil.

Satyre J., 2004, « La Caraïbe », Dans : Ndiaye C., (dir.), 2004, *Introduction aux littératures francophones : Afrique · Caraïbe · Maghreb* [en ligne]. Montréal : Presses de l'Université de

Montréal, 2004 (génééré le 21 novembre 2019), Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pum/10659>>. ISBN : 9791036502477.

Tardy C. et Dodebei V., 2015, *Mémoire et nouveaux patrimoines*, Open Edition Press.

Trouillot E., 2010, *La mémoire aux abois*, Paris, Hoebeke, Atelier du jeudi soir pour la présente édition.

Trouillot M-R., 1995, *Silencing the past. Power and the production of History*, Boston, Beacon Press.

Vergès F., 2013, Exposer l'esclavage : méthodologies et pratiques. Colloque international en hommage à Édouard Glissant, *Africultures*, no 91, avril 2013, Paris, L'Harmattan.

Vergès F., 2008, « Traite des noirs, esclavage colonial et abolitions : comment rassembler les mémoires », *Hermès, La Revue* 2008/3 (n° 52), pp 51-58, consulté le 12 août 2020.

Vergès F., 2006, *La mémoire enchainée. Questions sur l'esclavage*, Paris, Albin Michel.